

René Daumal
La sagesse de l'humour

Patrick Guay

Numéro 37, octobre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay, P. (1989). René Daumal : la sagesse de l'humour. *Nuit blanche*, (37), 42–45.

également irresponsable de l'acte qu'il pose (problème qu'énonce le discours du personnage) (*Le piège* (1945) ; *Non-lieu* (1946), roman posthume). « N'importe quel fragment de vie, pris au hasard, n'importe quand, contient la totalité du destin et peut servir à le représenter » (Auerbach, *Mimésis*). C'est à cette interprétation qu'il faut incliner lorsqu'on songe à considérer l'œuvre de Bove comme une entité, comme un *exemple*.

Il est un autre aspect de cette œuvre qui retient l'attention. Portons l'œuvre vers l'avant, et faisons de son auteur, comme plusieurs nous y invitent, un précurseur du Nouveau Roman. Certes ; mais s'il y a quelques analogies entre l'œuvre de Bove et « l'école du regard », des réserves s'imposent. Dans une lettre à Michel Butor, le peintre-poète Christian Dotremont, fervent admirateur et promoteur de l'œuvre de Bove, hasardait : « Influence de Bove sur Robbe-Grillet, influence déterminante ? Peut-être ; je ne sais pas s'il a lu Bove, mais il y a souvent chez Bove *une description géométrique*, et une *vue géométrique* des choses³ ». En effet, il y a de cela, et grandement : du descriptif fortement objectif — mais c'est le premier mouvement d'un acte qui est réflexif —, formalisation des lieux, dissection de l'espace, exigüité du regard ; mais déjà ce regard se donne-t-il de la profondeur, et loin de s'attarder à la surface des choses où, selon les nuances et les couleurs l'on croise à l'infini une multiplication des perspectives, il creuse une subjectivité éminemment séduisante. Bientôt la métaphore que condamnait

RENÉ DAUMAL LA SAGESSE DE L'HUMOUR

C'est à *Grand jeu*, principalement, que la petite histoire littéraire rattache René Daumal ; à ce groupe qui, quoiqu'en marge du surréalisme, avait avec ce dernier nombre de points en commun. Goût de la provocation et du scandale, exaltation de l'irrationnel, mépris affiché pour un certain type de littérature, autant d'éléments, parmi d'autres, que l'on retrouve chez chacun des deux mouvements. Reconnaisant cette parenté d'esprit, André Breton chercha même à annexer *Grand jeu*, ce que Daumal ne vit pas d'un bon œil et refusa, en 1929. Cette réponse à l'offre de Breton d'accueillir au sein de son groupe les membres du groupe parent (et plus précisément Daumal lui-même) parut dans la revue *Grand jeu*, que Daumal et consorts avaient

Robbe-Grillet emboîte le pas : on est loin, semble-t-il, d'une recherche créatrice axée sur l'accomplissement logique d'une description résultant de directives formelles allant ainsi jusqu'à prendre en charge la narration. Il y a eu renversement des modalités : à la suite d'un premier éclatement de l'écriture, s'est opéré le retour d'un acte de pensée sur les conséquences de cet éclatement. Autrement dit, l'on pourra rattacher l'œuvre de Bove au Nouveau Roman par l'exposition du regard sur les choses, mais la relation qu'il favorise l'en détache. « Nouveau Romancier » quantitativement, il ne l'est pas qualitativement. C'est cela que voulait signifier le poète Patrice Delbourg lorsqu'il écrivait, dans un emportement naïf : « On a pu dire qu'avec cette tonalité blanche, elliptique, optique, Bove avait inventé le Nouveau Roman. Pure calomnie ! Cet homme est résolument du côté de la vie⁴ ». À la fois contemporain et précurseur ; l'un n'empêche pas l'autre et, mieux, l'un ne va peut-être pas sans l'autre : nul n'est grand écrivain, sans doute, s'il ne s'inscrit dans le sentiment de son époque et s'il n'annonce, simultanément, la problématique de la génération suivante. Mais encore, et il faut insister, l'œuvre d'Emmanuel Bove demeure en deçà de toute appartenance à une réalité institutionnalisée.

Retour de popularité

Quoi qu'il en soit, honteuse de son oubli, la postérité le répare merveilleusement. Les livres de Bove, maintenant presque tous réédités, connaissent une forte

popularité, principalement en France et en Allemagne où il est traduit par Peter Handke. En outre, *Mes amis*, dont Wim Wenders a tiré un court métrage, a été adapté pour le théâtre et a tenu l'affiche au printemps dernier sur une scène parisienne. Il va sans dire que c'est là un phénomène comme il s'en voit peu en littérature. L'oubli incroyable dans lequel est tombée l'œuvre de Bove au lendemain de sa mort a de quoi surprendre, mais le regain qu'elle connaît actuellement n'est pas moins étonnant. Il lui aura fallu quarante années de purgatoire, et ça ne fait que commencer ! C'est suffisant pour que certains « nobles nobéliseurs » (lire France, Martin du Gard, etc.) se retournent dans leur tombe. ■

François Ouellet

1. Pages de journal, oct. 1936.

2. *Mes amis*, Le livre de poche, p. 57.

3. Michel Butor et Christian Dotremont, *Cartes et lettres (correspondance 1966-79)*, éditions Galilée, 1986, p. 118.

4. Préface à réédition de *Cœurs et visages*, Calmann-Lévy, p. 1987, p. XIV.

Emmanuel Bove (1898-1945) est né et mort à Paris. En raison du fort engouement qu'ils suscitent, ses livres trouvent preneur chez diverses maisons d'édition (Flammarion a néanmoins le mérite d'avoir été la première à remettre en circulation les livres de Bove). Dans la liste des rééditions, nous suggérons au lecteur : *Mes amis* (initialement chez Flammarion en 1977, repris dans la collection « J'ai lu » en 1986) ; *Journal écrit en hiver* (Flammarion, 1983) ; *La dernière nuit* (Le Castor astral, 1987) ; *Un célibataire* (Calmann-Lévy, 1987) ; *Un homme qui savait* (La table ronde, 1985).

René Daumal



créée à l'instar des surréalistes et de leur *Révolution surréaliste*. Trois numéros seulement parurent entre l'été 1928 et l'automne 1930. Faute de moyens financiers suffisants, un quatrième, bien qu'annoncé, ne vit jamais le jour. Des querelles intestines, la défection de certains membres hâtèrent la fin du groupe, qui cessa définitivement d'exister le 30 novembre 1932.

C'est au lycée, une dizaine d'années plus tôt, que s'étaient rencontrés ceux qui allaient être à l'origine de *Grand jeu* et dont les œuvres respectives connaîtraient des fortunes diverses : Roger Vailland, Robert Meyrat, Roger Gilbert-Lecomte et René Daumal. Ils se qualifient d'abord de « simplistes », peut-être par « analogie avec cet état d'enfance que nous recherchons — un état où tout est simple et facile¹ ». La poésie les rapproche, ils se réclament de Rimbaud, de Jarry, de Nerval ; ont déjà, malgré leur très jeune âge, expérimenté quelques drogues, dont certaines, tel le tétrachlorure de carbone, très nocives, mais qu'ils croient être un moyen de leur ouvrir une porte sur une autre facette de la réalité. Un usage abusif de celles-ci devait d'ailleurs mener à sa perte Roger Gilbert-Lecomte. Daumal, quant à lui, abandonnera quelques années plus tard cette douteuse pratique, au terme d'une désintoxication réalisée seul. Tout ce temps, cependant, nos lycéens écrivent, ne se laissent pas détourner une seconde de la littérature. Les textes de Daumal datant de cette période nous font connaître et apprécier un jeune écrivain, poète et essayiste, d'une étonnante lucidité. Certains de ses essais, malgré des faiblesses, demeurent percutants et intéressent toujours notre époque parce que les questions dont traite ▶



Les quatre simplistes à Reims: en 1929 en bas: Roger Meyrat; en haut: Roger Vailland; à gauche: René Daumal; à droite: Roger Gilbert-Lecomte. Les simplistes étaient alors en classe de philosophie.

— **Tout ça, ça remplit l'estomac, mais guère plus. Avec un peu d'argent, on arrive bien à tirer de la civilisation ambiante les quelques satisfactions corporelles élémentaires. Pour le reste, c'est du toc. Du toc, des tics et des trucs, voilà toute notre vie, entre le diaphragme et la voûte crânienne. Mon supérieur avait bien dit: je souffre d'un inguérissable besoin de comprendre. Je ne veux pas mourir sans avoir compris pourquoi j'avais vécu. Et vous, avez-vous jamais eu peur de la mort ?**

Le Mont analogue,
Gallimard, « Imaginaire », p. 36.

Daumal sont de celles que l'usage qualifie volontiers, avec raison, de *questions fondamentales*.

C'est donc le plus souvent comme co-fondateur et membre actif de l'éphémère revue *Grand jeu* que Daumal nous est présenté; et s'il est connu encore aujourd'hui, dans la mesure où il l'est, c'est d'abord et avant tout à ce titre. Mais ce serait le méconnaître, méconnaître l'aspect de son œuvre le plus important (par l'importance, entre autres, qu'il lui accorda lui-même) que d'ignorer un autre Daumal, tout imprégné celui-là des idées de l'hindouisme et d'autres philosophies de l'Orient. En effet, l'influence de celles-ci, à travers sa lecture précoce de certains

textes sacrés et l'enseignement d'Alexandre de Saslmann, disciple de Gurdjieff, cette influence, donc, fut indéniable et déterminante pour la pensée de l'auteur, sa conception de la nature de l'être humain, ainsi que pour l'œuvre de la maturité — si tant est que nous puissions user de ce terme pour cet écrivain mort prématurément.

Si j'écrivais l'histoire comme on écrit communément l'histoire, ou comme chacun se raconte à soi-même son histoire, c'est-à-dire en notant seulement les moments les plus glorieux pour en faire une ligne continue imaginaire, je laisserais dans l'ombre ces petits détails, et je dirais que les huit tambours de nos cœurs résonnaient du matin au soir et du soir au matin sous les baguettes d'un même désir — ou quelque mensonge de ce genre. Mais le feu qui chauffe les désirs et qui éclaire les pensées ne durait jamais plus de quelques secondes consécutives ; le reste du temps, on tâchait de s'en souvenir.

Le Mont analogue,
Gallimard, « Imaginaire », p. 86.

Il convient cependant de ne pas croire Daumal tombé sous le joug d'un type de pensée qui lui était tout à fait étranger. S'il puisa tant dans des écrits à ce point éloignés de nous par l'esprit et le temps, c'est qu'il s'y reconnut, qu'il y trouva sous une forme accomplie ce qui n'était chez lui qu'intuition, germe de pensée. « La trame essentielle de [...] notre pensée, de la pensée est inscrite — je le sais depuis des ans — dans les livres sacrés de l'Inde² ». Daumal le savait, en effet, il le sut très tôt et ne cessa de le proclamer sa vie durant.

Insistons sur ce fait que Daumal fut de ceux qui cherchent davantage à vivre leurs interrogations qu'à philosopher ou poétiser. Nulle odeur plus repoussante pour lui que celle de « cette littérature qui n'est qu'un pis-aller, [...] odeur des paroles qu'on aligne pour se dispenser d'agir, ou pour se consoler de ne pas pouvoir³ ». Écrire était pour le poète de *Contre-ciel* « un exercice très grave et plein de risque⁴ », le poème, quelque chose de temporel, le produit d'un individu, ne pouvant trouver sa justification que dans la mesure où il agissait sur le poète et le lecteur, les transformait. De même pour la philosophie, qui ne se limitait pas pour Daumal à de simples, quoique fort complexes parfois, jeux de l'esprit. « Un bon pot-au-feu vaut tout de même mieux qu'une philosophie menteuse⁵ » ; tout Daumal est dans cette boutade d'un personnage du *Mont analogue*, son ironie et sa répugnance à l'égard de toute poésie, de toute philosophie qui n'engagent ni leur auteur, ni personne.

De toutes les œuvres en prose de Daumal, avec *Le Mont analogue* justement, ce « roman d'aventures alpines, non euclidiennes et symboliquement authentiques⁶ » qui réalise le plus parfaitement l'union de l'ironie et de l'enseignement de l'hindouisme. L'humour, présent à chaque page, rend agréable la lecture d'un récit qui n'en est pas moins sérieux, plein d'implications. Comme l'explique l'auteur lui-même, *Le Mont analogue* montre « un groupe d'êtres humains, qui ont compris qu'ils étaient en prison, qui ont compris qu'ils devaient d'abord renoncer à cette prison (car le drame, c'est qu'on s'y attache), et qui

partent à la recherche de cette humanité supérieure, libérée de la prison, où ils pourront trouver l'aide nécessaire⁷ ». Nécessaire à quoi ? À la réalisation de soi, tout simplement. Mais cela n'est pas si simple, et Daumal ne nous propose pas de recettes. L'apparente naïveté du livre peut là-dessus nous tromper ; le message peut paraître par trop évident. C'est qu'une philosophie, nous l'avons laissé entendre, n'a pas à être d'une déroutante complexité pour être vraie ; et les principes les plus élémentaires sont aussi, parfois, les plus difficiles à suivre pour l'homme.

Mais les personnages n'atteignirent jamais le sommet du mont, qu'ils avaient fini par situer pourtant, ils ne le purent pas, abandonnés qu'ils furent par leur auteur, au chapitre cinq d'une œuvre qui devait en compter sept. Daumal mourut à 36 ans, et *Le Mont analogue* rejoignit de ce fait la liste des grands chefs-d'œuvre inachevés, de *L'homme sans qualités* au *Château* (pour ne nommer que ceux-là). ■

Patrick Guay



Parodie de meurtre de René Daumal, par Roger Gilbert-Lecomte, à la manière des films d'épouvante. Photo Harfaux, coll. part.

1. Lettre de Daumal à Maurice Henry, 1926.
2. *L'évidence absurde*, Gallimard, 1972, p. 175.
3. *Journal* (inédit), cité par de Renéville dans sa préface au *Mont analogue*.
4. Lettre à Raymond Christaflour, 1940.
5. *Le Mont analogue*, Gallimard, 1981, p. 35.
6. *Ibid.*, sous-titre de l'œuvre.
7. Lettre à R. Christaflour, 1940.

La presque totalité de l'œuvre de René Daumal (1908-1944) a été rééditée. Nous ne mentionnerons que les principaux titres, publiés aux éditions Gallimard : *Le contre-ciel*, (collection « Poésie Gallimard », 1970) ; *Le Mont analogue* (1981) et *La grande beuverie* (1970), tous deux dans la collection « L'Imaginaire » ; *L'évidence absurde* (1972) et *Les pouvoirs de la parole*, essais, tomes 1 et 2.